

Blaise Pascal : du pari et autres niaiseries

Toute citation est ici mise entre guillemets et en italiques.

On finasse beaucoup sur le pari de Pascal ; gêné par sa mesquinerie utilitariste, on glose, on enjolive, on essaie d'élever ses mots, on les frise pour en cacher la bassesse frontale ; on invoque l'excuse des limites lexicales, on explique qu'il en avait retenu la forme pour s'adresser à de triviaux esprits, on y ajoute des idées, on le décline en d'autres formulations comme si Blaise en ignorait la possibilité.

Il s'agit d'éloigner toute suggestion que, sur la fin de sa vie, Pascal pût être atteint de sénescence précoce, ou qu'il puisse être vu aujourd'hui comme le

parieur de PMU aviné dès 10 heures. Que, de brillant scientifique qu'il fut (au point d'avoir laissé son nom à l'unité de mesure de la pression), il eût pu dériver vers l'imbécillité du bigot.

À nous, qui ne savons pas lire, donc, on explique que l'enjeu du pari n'est pas, ou pas seulement, la croyance préventive, « au cas où », en un dieu qui serait vindicatif à l'égard de tout mécréant, mais d'atteindre à la « béatitude » dès ici-bas, en prendre un court acompte, par cette croyance qui sera, ou non, validée post mortem. La croyance en un dieu chrétien serait la clé de la joie (« joie, pleurs de joie ») terrestre, il n'y a donc rien à perdre à s'engager dans la foi puisque la récompense est immédiate.

Mais, oh là ! doctes commentateurs ! Doucement ! Avez-vous connaissance de la façon terrestre dont Blaise vivait sa foi ? De son mépris du corps allant jusqu'à mortifier le sien ? De son masochisme auprès duquel celui de Charlus dans « Le Temps retrouvé » de Marcel Proust fait figure de jeu d'enfant ? Non ?

C'est donc ça, la source de la joie ici-bas, qui, par surcroît, serait la mise pour accéder à la vie éternelle ?

Béatitude immédiate que donnerait la foi ici-bas, possible vie éternelle en sus (si le dieu chrétien existe) : voici la vision la plus « spirituelle » obtenue par extension du texte réel de Pascal !

Bien, voyons cela d'un peu plus près.

I – le philosophe binaire

L'un des moments de la trivialité de son pari se trouve dans la binarité de son raisonnement : « *Examinons donc ce point et disons : "Dieu est ou il n'est pas" »*¹. Voilà, dès jetés, débat tranché, c'est tout ou rien. On admirera l'économie des moyens intellectuels mis en jeu dans ce pari, la paresse intellectuelle qu'il dénote ! Or, entre le dieu de Spinoza (qui, à peu près contemporain de Pascal, ne se privait pas, lui, de la raison pour tenter à coups de définitions, démonstrations, corollaires et lemmes, de circonscrire l'infinité divine) et celui des Évangiles, il y a un fossé pour le moins abyssal. Évidemment, il n'est pas question, pour Pascal, de savoir de quel dieu on parle : cet être défini comme infini, « *incompréhensible, puisque n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous* » c'est, pour Pascal cause entendue que, faute de la raison, impuissante à en rien savoir, seule la foi chrétienne peut en régir le « *rapport* ».

Et qu'offre-t-elle, cette foi chrétienne ? « *Une infinité de vie infiniment heureuse à gagner* ». Autrement dit, la raison ne peut rien dire de l'existence de dieu, et doit se borner au calcul du gain dans un jeu probabiliste, lequel garantirait, on ne sait trop comment, qu'à l'existence de Dieu serait associé cet autre lot gagnant : « *une infinité de vie infiniment heureuse* ». Raisonnement, cette fois, d'une grande incongruité liée à sa faiblesse : si Dieu « *n'a nul rapport à nous* » comme le dit également Spinoza lui-même, on voit mal comment Il pourrait nous offrir cette « *infinité de vie infiniment heureuse* ». Le dieu de Spinoza ne garantit nullement cette infinité heureuse. On peut donc dénoncer ici chez Pascal un empilement d'hypothèses toutes plus invérifiables les unes que les autres, et pour lequel il semble bien hasardeux de miser une vie qui, toute finie soit-elle, est bien réelle.

II – Le mathématicien probabiliste

« – *Voyons. Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager ; mais s'il y en avait trois à gagner, il faudrait jouer [...] et vous seriez imprudent [...] de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de gain et de perte.* »

Pascal, en mathématicien des probabilités, nous explique ici que deux vies gagnées pour une vie jouée, sachant que gain et perte sont équiprobables (« *pareil hasard de gain et de perte* », donc 50% de chance pour chacun ; Pascal nous a averti en amont que la raison ne pouvant décider de l'existence ou de l'inexistence de Dieu, nous en sommes réduits au pari dont chaque sortie a même probabilité ; mais il faut en effet avoir renoncé à la raison, démarche navrante de la part d'un esprit anciennement scientifique, pour A – confier un résultat à un simple pari, B – estimer équiprobables les deux termes de l'alternative élocutoire, un peu comme un médecin qui, face à votre cancer, vous dirait : « soit vous en mourez, soit vous n'en mourez pas », en estimant à une chance sur deux celle de votre survie parce qu'il a énoncé deux options), il faut miser. Le gain, 2 vies, probable à 50% compense totalement la mise (1 vie). Alors, à un comptoir de PMU cela donnerait : je mise 1 euro dans ce jeu. Je peux perdre la première fois, mais si je rejoue, statistiquement, je gagne la seconde fois. J'ai donc globalement récupéré ma mise totale (2 euros) : je n'ai rien perdu à parier.

Mais le bilan nul étant peu motivant, Pascal monte d'abord le gain potentiel à 3 vies : là oui, miser c'est jouer gagnant : perte et gain toujours équi-

probables, mais gain potentiel de 3 pour mise de 1, c'est en effet gagnant : j'ai 2 euros en poche. J'en mise 1 la première fois, je le perds, mais misant le deuxième au second tirage, je gagne 3 euros. Statistiquement, je perds 2 euros, j'en gagne 3.

Et Pascal d'étendre son raisonnement de parieur en mettant le gain non plus à 3 vies mais à une infinité de vies ! Il faudrait être stupide en effet pour ne pas miser !

Bien.

Mais voilà : une vie n'est pas un euro : vous ne pourrez miser la vôtre qu'une seule fois : vous pouvez avoir 2 euros en poche, mais vous n'avez jamais qu'une vie. Autrement dit si vous la perdez, vous perdez tout (puisque vous n'avez pas possibilité de rejouer une vie que vous n'avez plus : vous l'avez consommée dans la première mise).

Qu'est-ce qu'un philosophe qui, pour tenter de convaincre l'ensemble de ses lecteurs, s'adresse d'abord à un demeuré : en quoi s'il a convaincu un demeuré peut-il espérer convaincre des êtres raisonnables ?

III – Un pari revisité plus raisonnablement

Que se passerait-il si l'on inversait les termes du pari pascalien ?

« Ne vous mortifiez pas, ne perdez pas votre temps à vous flageller ici bas, jouissez de la vie ante-mortem. Dieu est si bon, si chrétien, que croyants ou pas, vous serez accueillis à bras ouverts dans la vie éternelle. À quoi bon, pour le peu de temps que dure la vie terrestre au regard de l'éternité béate, à quoi bon anticiper celle-ci ? Si dieu existe, vous l'aurez, de toute façon, votre béatitude éternelle ! Un instant (la vie terrestre) de plus ou de moins ne change rien. En attendant, jouissez : si dieu n'existe pas, vous n'aurez pas tout perdu. S'il existe, comme il est bon chrétien, il vous accueillera. »

Où l'on voit que l'utilitarisme du pari pascalien se retourne symétriquement en un autre utilitarisme, mais, me semble-t-il, plus sain. En effet, même en admettant la joie ici-bas qu'il y aurait à se mortifier, on voit que cette joie n'est qu'un instant dans le vaste champ du temps où elle nous est promise...

Conclusion sur le pari :

en lucidité, foin de tous ces enjolivements et de toute cette sophistication : le pari de Pascal ne tient qu'en restant en ras des pâquerettes. Il n'est rien

d'autre que ceci : « croyez en dieu, car si vous n'y croyez pas ET qu'il existe, vous serez punis à la sortie ! Pour une vie terrestre de joie et de "divertissement", vous aurez tout perdu ».

Tout le reste est mensongère finasserie.

Autre indice, plus saillant encore, de sénilité précoce chez Pascal : le fait qu'il ait subitement abandonner la rigueur de la démarche scientifique au profit d'élucubrations qui n'ont pas un iota de vraisemblance : il y a bien une rupture (et nulle prolongation) entre le Pascal scientifique et le Pascal dévot.

On pardonnera à Montaigne, l'excusant sur son ancienneté, qu'il écrive ceci – encore que l'on s'étonnera de le voir plaider pour l'humain vie similaire à celle de la fourmi ou du lombric, qui n'est point à portée de notre nature. Et si d'aucuns, forçant celle-ci à grands coup de cette ignorance encouragée, s'y essayaient, il est à craindre pour leur vie que d'insuffisante exaltation et projet, elle ne s'éteigne dans l'œuf – que Montaigne, disais-je, écrive ceci :

« J'ai pris plaisir de voir en quelque lieu, des hommes par dévotion, faire vœu d'ignorance,

comme de chasteté, de pauvreté, de pénitence. C'est aussi, châtrer nos appétits désordonnés, d'émousser cette cupidité² qui nous époinçonne³ à l'étude des livres : Et priver l'âme de cette complaisance voluptueuse, qui nous chatouille par l'opinion de science. Et est richement accomplir le vœu de pauvreté d'y joindre encore celle de l'esprit. »

Michel de Montaigne – Essais III – chapitre 12
’’De la physionomie’’.

[c'est moi qui souligne]

Mais que Blaise Pascal, naissant près d'un siècle plus tard, arrivant bien après que furent dissipées les fumées du bûcher qui crama Giordano Bruno pour son incurable hérésie à oser défendre ce qu'ont de vrai les thèses héliocentriques de Copernic ; que ce Pascal n'ait pas lui-même brûlé l'expression la plus achevée de sa rance stupidité et sénilité d'autant plus tranchantes, je le répète, qu'il fut brillant scientifique, qu'il n'ait pas brûlé, dis-je, cette regrettable « pensée », ceci, non, n'a point d'excuse :

« Commencement. Cachot.

Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic. Mais ceci

Il importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle. »

Blaise Pascal – « Pensées » N° 164-218.

Ou quand le génie scientifique de Pascal abdique, refoule sa saine essence, pour donner dans la sénescence ! Ce déclin de la faculté de penser, de raisonner, doublé d'un veule revers de main à l'endroit de Giordano Bruno lequel, donc, en 1600 (soit 23 ans AVANT la naissance du Blaise grand amateur de cilice), avait fini en barbecue (sans émouvoir le moins du monde notre Sandrine Rousseau, et pour cause !), et ce, pour avoir courageusement soutenu, lui, les thèses de Copernic (qui sont, bien sûr, validées depuis belle lurette) ; tout ça, dis-je, aurait dû mettre la puce à l'oreille du Blaise, l'inciter à arrêter de penser et à se contenter de cultiver des tomates dans les Champs de Port-Royal !

Mais comment avoir la lucidité quand on est sénile et couard ?

Non, Pascal n'était pas celui qu'on présente complaisamment comme un polymathe : bon scientifique, mais pitoyable philosophe, c'était.

Pleurs, certes ! De joie, je ne suis, pas sûr ; de pitié, je le sens mieux !

Notes

1 : toutes le citations du pari de Pascal se trouvent dans le fragment 233 de l'édition Brunschvicg (1897).

2 : passion

3 : stimule

29 avril 2025
mis à jour le 8 mai 2025



Dominique Drouin
www.scriptosum.fr

